

La valeur polémique de la comparaison dans l'œuvre philosophique de Voltaire

IBTISSEM SKANDER¹
skanderibtissem@yahoo.fr

Introduction

Ce qui ressort le plus clairement d'une étude de la comparaison dans les œuvres philosophiques de Voltaire, c'est d'abord la concrétisation de la pensée voltairienne par l'introduction d'un second terme qui explique, approfondit ou développe le premier, ensuite, l'orientation de l'attention du lecteur vers un aspect particulier de la chose décrite. De là s'avère l'aspect polémique du procédé.

En général les comparaisons sont de deux sortes, soit qu'on assigne une qualité unique à deux objets différents liés par le mot-outil *comme* ou un verbe de comparaison, soit qu'on établisse une similarité de rapports entre quatre termes nommés en utilisant *ce que*. Mais ça ne signifie pas qu'on ne peut pas trouver d'autres formes de la comparaison loin de sa nature en tant que figure de rapprochement.

Il convient alors de nous interroger d'abord sur les moyens d'identification de la comparaison, ensuite sur sa valeur polémique et ironique, et enfin on va examiner le niveau d'originalité des images voltairiennes et leurs rapports avec ses pensées polémiques.

Ce sont des questions auxquelles nous essayerons de répondre à travers l'étude de quelques exemples puisés dans les œuvres du corpus.

Les moyens d'identification de la comparaison

Il est d'abord important de montrer les mécanismes de la comparaison : elle « met en miroir deux éléments (mots ou groupes de mots) et utilise le second pour représenter de façon plus concrète, plus explicite, plus sensible le premier » (Beth & Marpeau, 2005 : 30). La structure de la comparaison fait apparaître, obligatoirement, un comparé, un comparant et un outil de comparaison, « à quoi s'ajoutent facultativement le ou les motifs qui autorisent le rapprochement de deux entités hétérogènes » (Laurent, 2001 : 56). Si le motif ou autrement dit le facteur de ressemblance est exprimé, on dit que la comparaison est « motivée », s'il n'est pas exprimé, on dit que la comparaison « n'est pas motivée » (Stolz, 2006 : 151).

En rapprochant deux images, l'auteur utilise dans la plupart des cas l'outil de comparaison « comme » : « Tous les gens sincères m'ont avoué que le livre leur tombait des mains, mais qu'il fallait toujours l'avoir dans sa bibliothèque, comme un monument de l'antiquité, et comme ces médailles rouillées qui ne peuvent être de commerce » (Voltaire, 2003 : 113). Le plus souvent, c'est le mot-outil *comme* qui lie les membres de la comparaison. Celle-ci est assez simple lorsqu'il s'agit de définir la nature d'une chose : « la matière était donc regardée entre les mains de Dieu, comme l'argile sous la roue du potier ». (Voltaire, 1993 : 275), « le destin qui est maître des dieux, comme les dieux sont les maîtres du monde ». (*Idem*, 163). Ce type de comparaison est très claire et n'a besoin d'aucune explication de la part de l'auteur.

Le plus souvent, c'est le mot-outil *comme* qui lie les membres de la comparaison. Celle-ci est assez simple lorsqu'il s'agit de définir la nature d'une chose : « la matière était donc

¹ Faculté des lettres et des sciences humaines de Sfax, Unité de Recherche en Littérature, Discours et Civilisation, Sfax, Tunisie.

regardée entre les mains de Dieu, comme l'argile sous la roue du potier » (Voltaire, 1993 :275). Dans cet exemple, le motif de la comparaison n'est pas exprimé explicitement, mais il peut être facilement perçu à travers le contexte. Pour faire la distinction entre les deux types de comparaison, Nicolas Laurent écrit :

Alors que la comparaison dite motivée, ou à facteurs explicites, oriente restrictivement l'interprétation du lecteur autour de quelque éléments-clefs de la représentation, la comparaison non motivée, ou à facteurs implicites, laisse l'analyse de la tournure à la discrétion du lecteur, dans les limites du contexte (Laurent, 2001 :56).

Pour établir le même rapport simple de la comparaison, Voltaire a recouru à certains verbes de comparaison comme (*ressembler*) : « Pour le peuple non pensant, il ressemble assez à des poissons qu'on a transportés d'une rivière dans un réservoir ; ils ne se doutent pas qu'ils sont là pour être mangés pendant le carême » (*Ibidem*, 59). Ce type de comparaison est au centre d'un raisonnement par ressemblance : « on illustre une idée abstraite par un équivalent concret, mieux connu du récepteur. » (Fromilhague, 1995 : 88).

Ce que est un autre outil de comparaison qui établit une équivalence entre deux images. Il s'exprime par l'équation mathématique A est à C ce que B est à D. Des éléments abstraits sont comparés avec d'autres concrets. On a alors l'équivalence suivante : « c'est esprit de tolérance, cette vertu si respectable, qui est aux âmes ce que la permission de manger est au corps » (Voltaire, 1993 :75). Dans cet exemple, le lien entre les différents termes est évident et n'a aussi besoin d'aucune explication.

Bref, la rigidité de l'équation mathématique assure la vérité de l'affirmation. L'équation est moins rigide dans les cas où la formule mathématique est absente. Si la comparaison a déjà été faite, deux phrases parallèles suffisent : « Nous sommes tous comme la plupart des dames de Paris : elles font grande chère sans savoir ce qui entre dans les ragoûts ; de même nous jouissons des corps sans savoir ce qui les compose » (*Idem*, p.151).

Loin de sa nature en tant qu'une figure de rapprochement, la comparaison peut établir un rapport d'opposition entre deux phrases. Le contraste implicite entre deux phrases juxtaposées mène facilement à la comparaison : « Ces dieux (des anciens) passaient seulement pour disposer des empires ; et les papes en disposaient en effet » (*Ibidem*, p.350) ; « Les Romains et les Grecs se mettaient à genoux devant des statues, leur donnaient des couronnes, de l'encens, des fleurs, les promenaient en triomphe dans les places publiques. Nous avons sanctifié ces coutumes, et nous ne sommes point idolâtres » (238). Le lien de coordination vient ainsi renforcer la valeur ironique de la conclusion. Voltaire s'exclame de même à propos de l'histoire d'Anania et de sa femme : « O Pierre ! vous faites mourir deux chrétiens qui vous ont fait l'aumône, et vous laissez vivre ceux qui ont crucifié votre Dieu ! » (349).

La juxtaposition de propositions subordonnées, permettant la multiplication des verbes, rend aussi plus vivante la description d'une action et établit une comparaison implicite entre deux évènements de domaines différents :

Eh bien ! Je ne te parle pas ; tu me vois entrer chez moi l'air affligé, chercher un papier avec inquiétude, ouvrir le bureau où je me souviens de l'avoir enfermé, le trouver, le lire avec joie. Tu juges que j'ai éprouvé le sentiment de l'affliction et celui du plaisir, que j'ai de la mémoire et de la connaissance. Porte donc le même jugement sur ce chien qui a perdu son maître, qui l'a cherché dans tous les chemins avec des cris douloureux, qui entre dans la maison, agité, inquiet, qui descend, qui monte, qui va de chambre en chambre, qui trouve enfin dans son cabinet le maître qu'il aime, et qui lui témoigne sa joie par la douceur de ses cris, par ses sauts, par ses caresses » (*Ibidem*, p. 51).

En outre, le comparatif présente une autre phase de la comparaison. On le construit avec les formules *aussi ... que* (comparatif d'égalité), *plus ... que* (comparatif de supériorité)

ou *moins ... que* (comparatif d'infériorité). Ce procédé est aussi utilisé fréquemment dans l'œuvre philosophique de Voltaire comme en témoignent les exemples suivants : « L'art de faire subsister ensemble l'intempérance et la santé est un art aussi chimérique que la pierre philosophique, l'astrologie judiciaires et la théologie des mages. » (2009a : 54), « Je suis bien plus sûr de mon malheur que de la grâce efficace » (*Idem*, p. 84), « Voilà comme sont ces maudits Anglais, criait Mlle de Kerkabon ; ils feront plus de cas d'une pièce de Shakespeare, d'un plumpouging et d'une bouteille de rhum que de Pentateuque. » (2004, p. 23).

Voltaire fait ainsi un usage varié des comparaisons. Elles ont parfois un air mathématique qui augmente le poids de l'affirmation, dans d'autres cas, au lieu d'être un moyen de rapprochement, elles deviennent une source de contraste et d'opposition. C'est pourquoi, on peut dire que la comparaison est un élément essentiel du style polémique de Voltaire, ce qu'on va examiner dans le chapitre qui suit.

La comparaison comme moyen de disqualification et d'ironie

Uli Windish parle dans son livre *La communication conflictuelle* de termes « injurieux, dévalorisants, péjorés. Ces mots, ces termes, ces expressions signalent un désaccord, une opposition, un rejet... Pensons néanmoins à tous les qualificatifs que nous utilisons lorsque nous parlons de personnes ou de discours que nous n'aimons guerre. » (Windish, 1988 : 34). On va s'intéresser essentiellement dans ce chapitre à ce type de qualificatifs péjoratifs.

Voltaire emploie des images concrètes frappantes surtout lorsqu'il décrit les actions ou les sentiments de l'adversaire : « Quelle pitié qu'il y ait des sectes qui aillent de ville en ville débiter leurs rêveries, comme des charlatans qui vendent leurs dogmes » (Voltaire, 1993 :88). Dans l'article « Tolérance », les prêtres intolérants ont « besoin de superstition comme le gésier des corbeaux a besoin de charogne. » (*Idem*, 367). Ce procédé ne fait qu'insister sur la grossièreté et la méchanceté de l'ennemi.

La comparaison provoque parfois notre surprise quand le polémiste met en équivalence l'adversaire avec l'un des animaux. Dans son article « Le bestiaire du *Dictionnaire Philosophique Portatif* », Robert Granderoute écrit : « Voltaire, à l'occasion de son analyse de l'homme et de la société, est conduit, par le biais d'exemples, d'images, de comparaisons, à représenter ou esquisser des animaux dans leurs figures ou dans leurs mœurs. » (Granderoute, 1994 : 149).

Ce bestiaire suit le mouvement polémique de l'œuvre, en parvenant, à la fois, à figurer la méchanceté de l'homme, souvent animalisé par Voltaire, et à montrer ses erreurs et le ridicule de ses croyances. Le procédé atteint donc le comble de l'ironie quand Voltaire rapproche ses adversaires à des animaux comme en témoignent les exemples suivants : « Je les compare, disait-il, à certains moucheron qui vont disposer leurs œufs dans le derrière des plus beaux chevaux : cela ne les empêche pas de courir. » (Voltaire, 2004 : 70). Dans cet exemple, il s'attaque à ses confrères, les philosophes en les comparant à des moucheron alors qu'il compare lui-même à un bon cheval. Dans le même ordre d'idées, il écrit : « C'est un mal vivant, répondit l'abbé, qui gagne sa vie à dire du mal de toutes les pièces et de tous les livres ; il hait quiconque réussit, comme les eunuques haïssent les jouissants. » (Voltaire, 2003 :93). La comparaison, dans ce cas, est destinée à mettre en évidence une qualité unique appartenant à deux êtres différents, ce qu'en témoigne aussi l'exemple suivant : « Et vous, ennemis de la raison et de Dieu,... vous traitez l'humble doute et l'humble soumission du philosophe comme le loup traita l'agneau dans les fables d'Esopé ; vous lui dites : 'Tu médis de moi l'an passé, il faut que je suce ton sang' » (Voltaire, 1993 : 15).

La contradiction entre l'adjectif qualificatif positif qui décrit une chose ou une personne et le commentaire qui le suit se trouve parfois comme élément ironique. Dans l'article « Résurrection » l'auteur écrit : « ce rabbin était un théologien excellent, il raisonnait comme

Dom Calmet » (*Idem*, 48), et puisqu'on connaît la fameuse définition de ce philosophe présentée par Voltaire dans son article « Le ciel des anciens » : « Calmet, qui a beaucoup compilé, et qui n'a raisonné jamais » (*Ibidem*, 78), il sera très facile de dégager les effets ironiques de cette comparaison. Le même procédé est utilisé dans la phrase suivante : « Ces petites aventures me firent faire de belles et profondes réflexions sur les lois, et je vis qu'il en est d'elles comme de nos vêtements : il m'a fallu porter un doliman à Constantinople, et un justaucorps à Paris » (*Ibidem*, 285). La comparaison entre le changement des lois et des vêtements nous pousse à dégager la valeur ironique des deux adjectifs « belles et profondes ».

L'ironie peut ressortir aussi du contraste entre l'action donnée et la manière dont on la décrit. Il s'agit ici de l'attitude des mercenaires pour lesquels faire la guerre est une occupation comme une autre. Leur indifférence envers les causes de la guerre et les conséquences qui en résultent est illustrée par une comparaison : « Des peuples assez éloignés entendent dire qu'on va se battre, et qu'il y a cinq ou six sous par jour à gagner pour eux s'ils veulent être de la partie : ils se divisent aussitôt en deux bandes comme des moissonneurs, et vont vendre leurs services à quiconque veut les employer » (*Ibidem*, 230). L'image des moissonneurs est d'autant plus juste qu'elle rappelle non seulement le caractère mercenaire des soldats mais aussi leur fonction destructrice de « moissonneurs de vies humaines ». La phrase suivante exprime le même thème, mais ici la comparaison vient simplement renforcer l'adverbe exprimé : « Le centurion ou le tribun militaire, qui ne regardait la guerre que comme un métier dans lequel il y avait une petite fortune à faire, allait au combat tranquillement, comme un couvreur monte sur un toit » (*Ibidem*, 181).

Une autre manière par laquelle la comparaison peut être un procédé ironique est celle dont elle inverse le sens ordinaire des choses. « On inverse le mouvement naturel de l'expression, qui tend à expliquer le sens figuré par le sens concret. Le procédé permet en outre de réactiver les clichés et de le transformer sans trop de peine en tournures facétieuses et satiriques. Il suffit d'inverser l'ordre des idées. » (Suhamy, 2013 : 32) comme en témoigne l'exemple suivant : « Le projet de me couper le nez vaut bien celui de détourner un ruisseau » (Voltaire, 2009a :13).

La comparaison joue ainsi un rôle crucial dans la tactique polémique de Voltaire. C'est pour cela qu'il lui a accordé une importance particulière : il montre un grand souci de clarté afin que ses images soient bien comprises par le lecteur. On va examiner donc dans le chapitre qui suit le niveau d'originalité des comparaisons voltairiennes.

La comparaison entre la banalité et l'originalité

La plupart des comparaisons de l'œuvre philosophique sont plus complexes. C'est que Voltaire fuit les comparaisons toutes faites et montre un grand degré d'originalité dans les termes de rapprochement. Il sent alors le besoin d'expliquer son point de vue, en précisant la qualité du second terme qui doit être appliquée au premier : « Les théologiens sont comme les combattants chez Homère, qui croyaient que les dieux s'armaient tantôt contre eux, tantôt en leur faveur » (Voltaire, 1993 : 228) ; « Cette secte (musulmane) n'est donc que comme les lois positives qui changent selon les temps et selon les lieux, comme les modes, comme les opinions des physiciens, qui se succèdent les unes aux autres » (*Idem*, 329) ; « C'est qu'on l'a trompé comme les autres grands rois, répondit l'homme noir. On lui a fait croire que, dès qu'il aurait dit un mot, tous les hommes penseraient comme lui, et qu'ils nous feraient changer de religion, comme son musicien Lulli fait changer en un moment les décorations de ses opéras. » (Voltaire, 2004 : 50).

Plus l'image est originale, moins elle est attendue, plus elle doit être expliquée. Le développement de l'image indique alors le point de vue de l'auteur et lui permet de faire certaines remarques critiques. Il se trouve alors que l'explication devient plus importante, au

point de vue de la pensée, que la comparaison elle-même. On fait ainsi la leçon aux prêtres : « Les prêtres sont dans un État à peu près ce que sont les précepteurs dans les maisons des citoyens, faits pour enseigner, prier, donner l'exemple ; ils ne peuvent avoir aucune autorité sur les maîtres de la maison, à moins qu'on ne prouve que celui qui donne des gages doit obéir à celui qui les reçoit. » (Voltaire, 1993 : 354-355). Les précisions concernant le rôle du prêtre sont bien ce qui intéresse Voltaire ici. Marie- Hélène Cotoni écrit dans son article « Les incipit des articles du *Dictionnaire philosophique* » : « par le biais de la comparaison, le prêtre se trouve alors dépeint moins tel qu'il est que tel qu'il devrait être » (Cotoni, 1995 : 80).

Le plus souvent, c'est l'action qui illustre la pensée ou la psychologie de l'homme. L'inutilité des discours moraux qui n'ont aucune influence sur la conduite, la relativité des lois, l'intolérance des antiphilosophes, le manichéisme, toutes ces idées abstraites sont rendues concrètes par l'action qui suit la comparaison : « Il en est des disputes comme des vains discours qu'on tient à table : chacun oublie après dîner ce qu'il a dit, et va où son intérêt et son goût l'appellent. » (*Idem*, 300).

En outre, les domaines d'où Voltaire tire les termes de ses comparaisons ne font pas parfois de surprise : il reprend parfois même des comparaisons devenues assez banales comme en témoignent les exemples suivants : « A peine a-t-on commencé à s'instruire un peu que la mort arrive avant qu'on ait l'expérience. Pour moi, je n'ose faire aucuns projets ; je me trouve comme une goutte d'eau dans un océan immense. » (Voltaire, 2009 : 78), « Si cette vérité était nécessaire comme le soleil l'est à la terre, elle serait brillante comme lui » (2004 : 84), « Je suis né libre comme l'air. » (*Idem*, 50), « Je lui dis que je me tuerais ; il répliqua en riant qu'on se tuait point, qu'il était fait à ces façons-là, et me quitta comme un homme qui vient de mettre un perroquet dans sa ménagerie. » (2009a : 52).

Des comparaisons assez banales en soi reprennent de l'intérêt par l'explication qui est, elle, inhabituelle : « L'enthousiasme est précisément comme le vin ; il peut exciter tant de tumulte dans les vaisseaux sanguins, et de si violentes vibrations dans les nerfs, que la raison en est tout à fait détruite » (Voltaire, 1993 : 182). Le procédé est d'ailleurs le même lorsque le mot-outil *comme* est remplacé par le verbe : « L'homme de lettres est sans secours ; il ressemble aux poissons volants : s'il s'élève un peu, les oiseaux le dévorent ; s'il plonge, les poissons le mangent » (*Idem*, 273). Là où il excelle, c'est dans l'explication de l'image, en lui donnant toute sa force concrète. Le passage de l'abstrait au concret se fait pour ainsi dire sans heurt : le lecteur saisit immédiatement la pensée de l'auteur, et c'est ce qui fait la force des comparaisons de Voltaire.

La juxtaposition de la comparaison et de la métaphore est aussi l'un des moyens qui permet à Voltaire de concrétiser ses pensées. « Il est légitime d'inclure métaphores et comparaisons sous une même rubrique, car la différence formelle qui les sépare ne doit pas faire oublier leur appartenance à un mode de perception et de pensée similaire. » (Suhamy, 2013 : 30).

Voilà l'exemple suivant : « La morale vient donc de Dieu comme la lumière. Nos superstitions ne sont que des ténèbres » (Voltaire, 1993 : 326). Mise à côté de la comparaison, la métaphore ne requiert point d'explication pour être comprise. De plus, la concision de la comparaison aide à la force de l'attaque comme en témoigne l'exemple suivant : « C'est un mal vivant, répondit l'abbé, qui gagne sa vie à dire du mal de toutes les pièces et de tous les livres ; il hait quiconque réussit, comme les eunuques haïssent les jouissants : c'est un de ces serpent de la littérature, qui se nourrissent de fange et de venin. » (Voltaire, 2003 : 93).

Une seule comparaison peut d'ailleurs amener à sa suite toute une série des métaphores tirées du même domaine : « L'homme n'est point né méchant ; il le devient, comme il devient malade. Des médecins se présentent et lui disent : 'Vous êtes né malade'. Il est bien sûr que ces médecins, quelque chose qu'ils disent et qu'ils fassent, ne le guériront pas si sa maladie est inhérente à sa nature ; et ces raisonneurs sont très malades eux-mêmes » (1993 : 301-302). Selon

Voltaire, ceux qui croient que l'homme est né méchant sont de véritables malades mentaux : ils ne savent ce qu'ils disent.

En sens inverse, la comparaison peut aussi expliquer ou développer une métaphore. Elle « se donnant une fonction explicative, en visant à éclairer et compléter le sens d'une métaphore. » (Suhamy, 2013 :32). C'est ce qui arrive surtout lorsque la métaphore initiale, employée spontanément, est trop commune dans le contexte pour être pleinement significative. « La comparaison introduite par *comme* prend le relais d'une métaphore et crée un fondu-enchaîné d'impressions visionnaires. Il s'agit bien d'une séquence d'images.» (*Ibidem*, 31). Nous avons cité plus haut un passage de l'article « Méchant » où la comparaison entre la méchanceté originelle de l'homme et une maladie se transforme en métaphore allongée. Un paragraphe plus loin, Voltaire reprend la métaphore. Mais elle est maintenant trop attendue ; son effet en est diminué. Une comparaison fondée sur les termes de la métaphore vient alors renouveler celle-ci : « L'homme n'est donc pas né mauvais. Pourquoi plusieurs sont-ils donc infectés de cette peste de la méchanceté ? C'est que ceux qui sont à leur tête, étant pris de la maladie, la communiquent au reste des hommes, comme une femme attaquée du mal que Christophe Colomb rapporta d'Amérique répand ce venin d'un bout de l'Europe à l'autre. » (Voltaire, 1993 :302). L'équation méchanceté-maladie est ainsi renforcée par la répétition.

De même, la métaphore qui assimile les adversaires de Voltaire à des monstres est assez fréquente dans l'œuvre. Sa valeur concrète est soulignée par une comparaison. Il s'agit ici de ceux qui n'observent pas la loi naturelle telle que la conçoit Sélim, le porte-parole de Voltaire : « Ceux qui pensent différemment m'ont paru des créatures mal organisées, des monstres comme ceux qui sont nés sans yeux et sans mains » (*Ibidem*, 328).

La comparaison voltairienne peut être originale comme elle peut être aussi ordinaire. Ce qui lui donne son relief spécial, c'est la précision concrète apportée au développement de la pensée. C'est là d'ailleurs un de ses traits les plus caractéristiques.

Conclusion

On a essayé à travers cette étude d'examiner la valeur polémique de la comparaison dans l'œuvre philosophique de Voltaire. On s'est intéressé essentiellement à quelques exemples représentatifs qui sont mis au service des idées polémiques de l'auteur. Ce type de comparaison sert à imposer le point de vue de polémiste surtout quand il vient sous forme des images moqueuses et injurieuses. Elles font ainsi partie du style polémique de son œuvre philosophique.

La comparaison dirige l'attention du lecteur vers un caractère particulier de l'être. Elle ne pose pas de problème concernant la clarté de l'expression, puisque les deux termes y sont exprimés. Si le problème de l'identification de la chose comparée se présente, Voltaire essaye d'expliquer le lien entre le comparé et le comparant en l'accompagnant d'un commentaire, explication ou même une métaphore. Voilà pourquoi on a examiné les différentes manières par lesquelles les comparaisons sont introduites dans la phrase, les différents liens qui provoquent l'identification entre les deux images, soit par le mot-outil *comme*, *ce que*, ou un verbe comme *ressembler*.

Nous concluons que Voltaire emploie les formes les plus claires et les plus directes. Malgré la variété des comparaisons utilisées dans l'œuvre, les images qu'il préfère sont les plus simples, les plus facilement comprises, soit parce qu'elles sont déjà établies dans la langue, soit parce que Voltaire lui-même ne cesse de les répéter en les expliquant.

Références

BETH, Axelle & MARPEAU Elsa (2005), *Figures de style*, Paris, Librio.

COTONI, Marie- Hélène (1995), « Les incipit des articles du *Dictionnaire philosophique* », in M.-H. Cotoni, M.-H. (éd.), *Actes du colloque « Voltaire »*, Nice, Publications de la Faculté des Lettres, Arts et Sciences humaines de Nice, nouvelle série n° 20, p.71-90.

FROMILHAGUE, Catherine (2010), *Les figures de style*, Paris, Armand Colin [1995].

GRANDEROUTE, Robert (1994), « Le bestiaire du *Dictionnaire Philosophique Portatif* », in Marie- Hélène Cotoni, *Voltaire : Dictionnaire Philosophique*, Paris, Klincksieck, p. 149-168.

LAURENT, Nicolas (2001), *Initiation à la stylistique*, Paris, Hachette.

STOLZ, Claire (2006), *Initiation à la stylistique*, Paris, Ellipses.

SUHAMY, Henri (2013), *Les figures de style*, Paris, PUF, [1981].

VOLTAIRE (1993), *Dictionnaire philosophique*, Paris, Flammarion, GF [1964].

VOLTAIRE (2003), *Candide*, Paris, Gallimard [1999].

VOLTAIRE (2004), *L'Ingénu*, Paris, Pocket [1767].

VOLTAIRE (2009), *Micromégas*, Paris, Librio [2001].

VOLTAIRE (2009a), *Zadig*, Paris, Librio, [2001].

WINDISH, Uli (1988), le K-O verbal, *La communication conflictuelle*, Lausanne, L'Age D'Homme.